

Une épidémie qui nous « démasque »

L'épreuve de la pandémie, à laquelle s'ajoute celle du confinement, vient bouleverser nos existences personnelles et communautaires. Elle vient aussi décaper notre moi idéal, notre moi communautaire et peut-être, plus profondément encore, notre moi religieux... Elle démasque comme jamais auparavant l'interdépendance qui nous lie à tous les humains de la planète.

Temporalité

Cette épidémie qui sévit depuis plusieurs semaines a balayé nos agendas comme un tsunami: plus de rendez-vous, plus de planning. Les rencontres - prévues et préparées depuis longtemps pour la plupart d'entre elles - se sont annulées les unes après les autres. Nous voilà comme otages d'une bulle atemporelle, suspendues dans un présent qui se répète à l'infini, identique à lui-même, jour après jour. Notre rapport au temps se modifie, s'étire... Heureuses sommes-nous qui mangeons à heure fixe, qui prions à heure fixe. Ces rythmes nous maintiennent dans une réalité structurante et l'on perçoit tout le bienfait d'une saine régularité. Heureux rituels qui rythment nos journées !

Nous avons pris l'habitude de chevaucher le temps et de le dompter au caprice de notre calendrier, de nos missions et activités. Mais voilà que la monture se cabre. Notre cheval de course s'est mué en une mule immobile et têtue. Le temps marque l'arrêt. « Arrêtez ! sachez que je suis Dieu ! » Ps 46,11. Et si Dieu avait une parole à nous dire derrière cet arrêt forcé et inédit ? Nous apprenons brutalement la décélération, le ralentissement, en souffrant parfois du syndrome de sevrage de tant d'activités et de remplissage de nos journées. « Arrêtez ! », l'ordre est sans appel... Saurons-nous y répondre avec sagesse, docilité et humilité ?

Destin

Avec le coronavirus, nous n'avons plus de destin individuel. Notre destin est devenu d'emblée collectif. Si je m'expose en optant pour un déplacement qui me mettra en contact avec d'autres personnes, je ne prends pas le risque de contamination uniquement pour moi-même, je le prends pour tous ceux et celles avec qui je suis en contact, en particulier avec ma communauté. Cela veut dire que ma décision personnelle (de sortir, de rendre service à une personne extérieure, de faire des courses...) engage à chaque fois, plus que moi-même, car je peux être porteur sain et donc vecteur du virus sans le savoir. C'est peut-être une des premières fois dans notre vie, où notre décision personnelle engage aussi fortement les personnes avec qui nous vivons. Plus que jamais, ma décision personnelle doit passer par le filtre des répercussions communautaires, en tenant compte de l'âge de mes compagnes. Si je décide d'aller visiter une personne isolée de mon entourage, de me rendre au cimetière pour un décès, j'engage avec moi toute ma communauté par les conséquences possibles de mon acte. Il n'existe plus, en ce temps, de décision individuelle. Chaque micro-décision du quotidien (comme me laver les mains au savon, ou pas) aboutit à des macro conséquences : contaminer quelqu'un que je croise et l'envoyer en réanimation, ou bien le préserver et contribuer au maintien de sa bonne santé. Dans une société ultra individualiste où l'on justifiait ses décisions, aussi étranges et excentriques fussent-elles, par un « c'est mon choix ! », il nous faut à présent compter en permanence avec « l'effet papillon ». Comme chaque battement d'aile

d'un papillon a des répercussions de l'autre côté de la planète, chacune de nos petites décisions (respecter le confinement, porter un masque ...) a des conséquences à court terme sur le destin de nos consœurs et de nos compatriotes. Nous n'avons plus de destin individuel qui serait cloisonné du destin de nos contemporains ; nous sommes prises dans un immense destin collectif à l'échelle de l'humanité entière.

Héroïsme

Cette épidémie vient mettre à mal notre image collective de l'héroïsme chrétien. Nous portons dans notre inconscient collectif des exemples qui forcent l'admiration comme celui du baiser au lépreux, du soignant de la peste : le chrétien qui prend des risques au péril de sa vie pour le bien de l'autre, jusqu'à en mourir. A côté de ces gestes admirables en situation de maladie, il y a aussi tous ces prêtres et religieuses qui se sont engagés jusqu'au don de leur vie pour la justice en contexte de dictature ou de terrorisme. Ils étaient libres de famille, sans conjoint ni enfants qui puissent devenir victimes de représailles, ce qui leur donnait une grande liberté de parole et d'action. Finalement, notre engagement religieux ne nous autorise-t-il pas à des gestes extrêmes pour le bien de l'autre ? Nous n'avons *rien à perdre* puisque nous avons *tout donné* au jour de notre profession. Ne sommes-nous pas devenues religieuses précisément pour ce temps actuel, pour donner notre vie afin d'en sauver d'autres ? La réponse est loin d'être aussi simple...

Mais qu'est-ce qui fait la différence entre le temps des épidémies passées et notre expérience présente ? Sans doute, les connaissances scientifiques qui nous éclairent sur le manuportage des microbes (transmission par les mains contaminées), sur l'importance capitale de l'hygiène. Le héros des siècles passés n'avait sans doute pas une conscience aiguë d'être vecteur de la maladie. La maladie contagieuse : il assumait librement d'en être la victime ; il ignorait peut-être en être le transmetteur. Aujourd'hui l'ignorance n'est plus permise ... Même l'élève de primaire sait qu'il peut transmettre la maladie par simple contact sans être lui-même symptomatique. L'autre grande différence tient à la haute technicité des traitements en jeu. Lorsque le missionnaire choisissait de soigner les lépreux, il était en capacité de prodiguer des soins par traitement oral ou pansements locaux ; à l'occasion il en appelait à la chirurgie qui n'avait pas de caractère d'urgence. A présent, chaque nouveau cas est susceptible de déborder les compétences du soignant de bonne volonté et de terminer à l'hôpital en médecine intensive. Le nouveau malade risque alors de surcharger les urgences et d'engorger les services de réanimation qui ont à faire face à des pénuries de moyens. Autrefois, le malade de la peste pouvait être assisté par la compétence limitée et la compassion infinie d'une sainte religieuse. Aujourd'hui, tout patient gravement infecté par le Covid 19 a le droit aux meilleures techniques thérapeutiques des services de pointe, mais l'offre de soin reste limitée. Donc, il faut « provoquer » le moins de malades possible. Un geste « héroïque » à la façon d'hier peut devenir une véritable catastrophe sanitaire dans la société d'aujourd'hui.

Oui, même l'héroïsme chrétien s'est transformé ! Il ne s'agit plus d'agir en « free-lance¹ », « sniper² », « risque-tout » ou « frondeur³ » au nom d'un certain idéal chrétien d'une autre époque. Aujourd'hui, nous sommes des maillons humains d'une immense chaîne de solidarité faite de religieux et d'athées, de croyants et d'agnostiques, et je ne peux agir qu'en respectant les nobles efforts des autres

¹ Travailleur indépendant

² Franc-tireur

³ Rebelle insoumis

intervenants de cette grande chaîne sanitaire, quel que soit le credo de chacun. Nous expérimentons notre interdépendance, à l'échelle de la planète, d'une manière inédite.

Quand « ne pas agir » devient un acte moral

Nous sommes tellement habituées à discerner quel est l'engagement juste à prendre, quelle est l'action adéquate à poser ! Voilà maintenant que l'acte moral qui nous est demandé est de *ne pas agir*. Il s'agit de rester chez soi, d'entrer en contact physique avec le moins de monde possible, de ne pas s'exposer. Ce sont des injonctions qui vont à l'encontre des valeurs morales qui nous étaient habituelles. Il devient hautement moral à présent de ne pas aller à la messe, de ne pas accueillir le curé qui souhaite célébrer l'Eucharistie chez des sœurs. Cela est éthique parce que c'est prendre en compte l'interdépendance qui nous lie aux proches comme aux lointains. Aujourd'hui, rester confinée : voilà l'option la plus morale qui soit.

La bonne place

Notre conscience peut être travaillée par de lourdes questions : suis-je à ma bonne place ? Ne devrais-je pas être plutôt auprès de mon frère malade ou de tel autre membre de ma famille ? Ne devrais-je pas rejoindre telle communauté qui a davantage besoin de moi ? Ne serais-je pas plus utile ailleurs ? Ces questions nous taraudent et peuvent altérer notre sommeil. Ce sont de vraies inquiétudes. Pourtant, quelques critères simples peuvent nous aider à retrouver la paix. Quand le confinement est décrété, ma bonne place est de demeurer là où je me trouvais au moment de l'annonce du confinement. Obéir aux préconisations sanitaires est la première marche sur l'échelle de l'obéissance à Dieu. Ma bonne place est le lieu où je mets le moins de personnes en danger. Le repli physique devient donc une juste place, compensé par de multiples possibilités de communications par les technologies nouvelles.

Tutorisme

Ce mot étrange fait référence au principe moral selon lequel il faut agir en suivant l'opinion imposant les obligations les plus lourdes. C'est bien la ligne qui doit régir notre conduite aujourd'hui. On n'est jamais trop strict dans les décisions prises. Certaines voix s'élèveront parmi nous : « ces mesures sont exagérées ! », « c'est la peur qui fait agir ainsi ! »... Aujourd'hui, ce sont la prudence et la sagesse éclairées qui se doivent de préconiser les mesures les plus fermes et les plus exigeantes. Nous y soumettons, et si possible de plein gré, relève d'une véritable ascèse : consentir aux obligations les plus lourdes pour le bien de tous.

Un espace rétréci

L'épidémie affecte non seulement notre rapport au temps, mais également notre relation à l'espace. Le confinement nous maintient dans un espace rétréci et agit comme un miroir grossissant sur nos relations interpersonnelles. Maintenir de saines relations communautaires peut devenir encore plus périlleux : les traits de caractères risquent d'être exacerbés par le confinement. Il faut alors apprendre à *se supporter les uns les autres* dans les deux sens du terme : endurer (les petites manies qui peuvent

agacer) et encourager (comme on supporte une équipe sportive). Ce huis-clos temporaire peut devenir un exercice original pour évaluer notre être communautaire.

Obéissance

D'une certaine façon, cette pandémie révèle où nous en sommes de notre vœu d'obéissance. Sommes-nous dans la rébellion, ou la critique continuelle ? Sommes-nous au contraire dans une souplesse bienveillante face aux préconisations sanitaires ? L'obéissance religieuse ne commence-t-elle pas par une obéissance citoyenne quand les règles sont édictées pour le bien du plus grand nombre ? Bien sûr, il y a des situations où la désobéissance civile est le meilleur choix. Mais, en temps de guerre sanitaire, cette désobéissance citoyenne ne prévaut pas ; au contraire, elle met en danger beaucoup de nos concitoyens. Les recommandations de confinement, de repli physique viennent nous interroger sur notre docilité foncière, notre humilité qui est un trait fondamental de notre charisme. Ai-je l'humilité de reconnaître que des scientifiques savent mieux que moi ce qu'il est bon de faire en ce temps de crise planétaire ? Explorons à frais nouveau notre charisme d'humilité dans le sens d'une docilité de l'esprit face à des mesures qui peuvent heurter ma volonté propre ou mon orgueil. Le vœu d'obéissance religieuse est la reconnaissance foncière de notre interdépendance. Voici un événement mondial où nous sommes confrontées à l'interdépendance. Quelle va être notre réaction de citoyenne, de chrétienne, de religieuse et de sœur du Sacré-Cœur de Jésus ?

Expérience de décapage

L'épidémie nous force à porter des masques. Paradoxalement, elle vient *démasquer* qui nous sommes réellement. Cela peut être une expérience douloureuse. « Je ne me croyais pas aussi angoissée », « je me pensais plus courageuse » : ce sont des réflexions qui peuvent surgir en nous et mettre à mal notre moi idéal. Avouons-le : il est peut-être plus stimulant d'être héroïque devant des actions difficiles à réaliser que devant des actes simples à poser. Naamân, le militaire, en a fait l'expérience avant nous (2R5). Il s'irrite parce qu'on lui demande d'aller, tout simplement, se baigner dans le fleuve afin d'être guéri. Il était prêt aux plus grands sacrifices. « Si le prophète t'avait prescrit quelque chose de difficile, ne l'aurais-tu pas fait ? Combien plus, lorsqu'il te dit : "baigne-toi et tu seras purifié" » 2R5, 13 Il nous est demandé de rester chez nous, de nous confiner, de ne pas nous exposer. C'est comme cela que nous contribuerons efficacement à la victoire sur la maladie et que nous sauverons des vies. C'est simple... alors, pourquoi nous irriter ?

Tous les pays où nous sommes présentes ont fermé leurs frontières. Les préconisations de confinement varient cependant d'un lieu à l'autre. Mais la contagion du virus est partout la même. Sachons tirer parti de l'internationalité de notre Congrégation : apprenons les unes des autres. Certains pays sont sous la vague, d'autres ne font qu'y entrer. Soyons toutes extrêmement prudentes et vigilantes. La vraie sagesse est de reconnaître ses limites. Ne posons aucun acte inconsidéré. Nous avons oublié que nous étions vulnérables : cette pandémie nous le rappelle brutalement. Apprenons l'humilité.

Sr Anne Chapell, Paris le 30 mars 2020

